Texte 2 : Todorov
Les concepts méthodologiques
Chapitre : Signe

Le signe est la notion de base de toute science du langage ; mais, en raison de cette importance même, c'est une des plus difficiles à définir. Cette difficulté augmente du fait qu'on essaie, dans les théories modernes du signe, de tenir compte non plus des seules entités linguistiques mais également des signes non verbaux.

Les définitions classiques du signe se révèlent souvent, à un examen attentif, ou bien tautologiques, ou bien incapables de saisir le concept dans sa spécificité propre. On pose que tous les signes renvoient nécessairement à une *relation* entre deux *relata ;* mais à identifier simplement la signification avec la relation, on ne peut plus distinguer entre deux plans pourtant fort différents : d'un côté, le signe « mère » est nécessairement *lié* au signe « enfant », de l'autre, ce que « mère » désigne c'est *mère* et non *enfant.* Saint Augustin propose, en une des premières théories du signe : « Un signe est une chose qui, outre l'espèce ingérée par les sens, fait venir d'elle-même à la pensée quelque autre chose. » Mais *faire venir* (ou « évoquer ») est une catégorie à la fois trop étroite et trop large : on y présuppose, d'une part, que le sens existe en dehors du signe (pour qu'on puisse l'y faire venir), et, d'autre part, que l'évocation d'une chose par une autre se situe toujours sur le même plan : or, la sirène peut *signifier* le début d'un bombardement et *évoquer* la guerre, l'angoisse des habitants, etc. Dit-on que le signe est quelque chose qui *se substitue* à autre chose, ou le remplace ? Ce serait une substitution bien particulière, en fait possible ni dans un sens ni dans l'autre : ni le « sens » ni le « référent », en tant que tels, ne pourraient s'insérer à l'intérieur d'une phrase, à la place du « mot ». Swift l'avait bien compris qui, après avoir supposé que l'on emportât avec soi les choses dont on voudrait parler (puisque les mots n'en sont que les substituts), devait arriver à cette conclusion : « Si les occupations d'un homme sont importantes, et de diverses sortes, il sera obligé en proportion de porter un plus grand paquet de choses sur son dos » - au risque d'être écrasé sous leur poids…

On définira donc, prudemment, le **signe** comme une entité qui 1/ peut *devenir sensible,* et 2/ *pour un groupe* défini d'usagers, *marque un manque* en elle-même. La part du signe qui peut devenir sensible s'appelle, depuis Saussure, **signifiant**, la part absente, **signifié**, et la relation qu'ils entretiennent, **signification**. Explicitons un à un les éléments de cette définition.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

La représentation

Un signe existe, certes, sans être perçu ; pensons à tous les mots de la langue française, en un moment précis du temps : ils n'ont aucune existence perceptible. Néanmoins cette perception est toujours *possible.* Un K. Burke propose d'inverser l'ordre de la signification, et de considérer les choses comme des signes des mots (des idées) ; mais cette conception para-platonicienne suppose toujours que le signifiant peut devenir perceptible. Cette propriété, de même, n'est pas contredite par l'existence du phénomène « derrière » les sons, ou du graphème « au-delà » des lettres.

Le signe est toujours institutionnel : en ce sens il n'existe que pour un groupe délimité d'usagers. Ce groupe peut se réduire à une seule personne (ainsi le noeud que je fais sur mon mouchoir). Mais en dehors d'une société, si réduite soit-elle, les signes n'existent pas. Il n'est pas juste de dire que la fumée est le signe « naturel » du feu ; elle en est la conséquence, ou une des parties. Seule une communauté d'usagers peut l'instituer en signe.

Le point le plus litigieux de la théorie, concerne la nature du signifié. On l'a défini ici comme un manque, une absence dans l'objet perceptible, qui devient ainsi signifiant. Cette absence équivaut donc à la part non-sensible ; qui dit signe doit accepter l'existence d'une différence radicale entre signifiant et signifié, entre sensible et non-sensible, entre présence et absence. Le signifié, dirons-nous tautologiquement, n'existe pas en dehors de sa relation avec le signifiant - ni avant, ni après, ni ailleurs ; c'est le même geste qui crée le signifiant et le signifié, concepts qu'on ne peut pas penser l'un sans l'autre. Un signifiant sans signifié est simplement un objet, il *est* mais ne *signifie* pas ; un signifié sans signifiant est l'indicible, l'impensable, l'inexistant même. La relation de signification est, en un certain sens, contraire à l'identité à soi ; le signe est à la fois marque et manque : originellement double.

(…)

On doit également distinguer la signification de la **représentation**, qui est l'apparition d'une image mentale chez l'usager des signes. Celle-ci dépend du degré d'abstraction que possèdent les différentes couches du vocabulaire. Dans la perspective des parties du discours, cette gradation se fait depuis les noms propres jusqu'aux particules, conjonctions et pronoms. Dans une perspective sémantique, on peut également observer des degrés variés d'abstraction. La fiction se sert beaucoup des propriétés représentatives des mots et un de ses idéaux a longtemps été le degré supérieur d' « évocation » ; d'où l'habitude de parler de la littérature en termes d' « atmosphère », « action », « événements » etc.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Ces oppositions étaient repérées déjà par les Stoïciens qui distinguaient trois relations de la part perceptible du signe : avec la « chose réelle » (dénotation), l' « image psychique » (représentation) et le « dicible » (signification). En fait, dénotation et représentation sont des cas particuliers d'un usage plus *général* du signe que nous appellerons **la symbolisation** opposant ainsi le signe au **symbole** (Hjelmslev traite de phénomènes voisins sous le nom de *connotation* mais ce dernier terme est habituellement pris en un sens plus étroit). La symbolisation est une association plus ou moins stable entre deux unités de même niveau (c'est-à-dire deux signifiants ou deux signifiés). Le mot « flamme » signifie *flamme* mais symbolise, dans certaines oeuvres littéraires, *l'amour ;* l'expression « t'es mon pote » signifie *t'es mon pote* mais elle symbolise la familiarité, etc. Les relations qui s'établissent dans ces derniers cas sont suffisamment spécifiques pour qu'il soit préférable de leur donner des noms distincts.

L'épreuve pratique qui permettra de distinguer entre un signe et un symbole est l'examen des deux éléments en relation. Dans le signe, ces éléments sont nécessairement de nature différente ; dans le symbole, on vient de le voir, ils doivent être homogènes. Cette opposition permet d'éclairer le problème de *l'arbitraire* du signe, remis à la mode en linguistique par Saussure. La relation entre un signifiant et un signifié est nécessairement *immotivée :* les deux sont de nature différente et il est impensable qu'une suite graphique ou sonore ressemble à un sens. En même temps cette relation est *nécessaire,* en ce sens que le signifié ne peut exister sans le signifiant, et inversement. En revanche, dans le symbole, la relation entre « symbolisant » et « symbolisé » est *non-nécessaire* (ou « arbitraire ») puisque le « symbolisant » et parfois le « symbolisé » (les signifiés *flamme* et *amour)* existent indépendamment l'un de l'autre ; et pour cette raison même, la relation ne peut être que *motivée :* autrement, rien ne pousserait à l'établir. Ces motivations sont habituellement classées en deux grands groupes, tirés de la classification psychologique des associations : ressemblance et contiguïté. (Parfois on dit également *icône* et *indice ;* mais en un sens des termes différent de celui qui leur avait été donné par Ch. S. Peirce.) Ajoutons que tout comme le rapport de symbolisation, celui qui s'établit entre signe et référent, entre signe et représentation, peut être motivé. Il y a une ressemblance entre les sons « coucou » et le chant de l'oiseau (le référent ou la représentation auditive), de même qu'il y en a une entre les sens *flamme* et *amour*. Mais il ne peut pas y avoir de motivation entre les sons « coucou » et le sens *coucou,* entre le mot « flamme » et le sens *flamme.* L'apprentissage de la signification ne se fonde donc pas sur des associations de ressemblance, participation, etc. : des rapports de cette nature ne sauraient exister entre signifiants et signifiés. Il faut noter que la

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

communication verbale consiste en l'usage de symboles, tout autant sinon davantage qu'en l'usage de signes.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.